

*Masculinity and Japan's Foreign Relations*, Yumiko MIKANAGI,  
2011, Boulder, CO, Lynne Rienner, 139 p.

Joël Ficet

Volume 43, Number 4, December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1013363ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1013363ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ficet, J. (2012). Review of [*Masculinity and Japan's Foreign Relations*, Yumiko MIKANAGI, 2011, Boulder, CO, Lynne Rienner, 139 p.] *Études internationales*, 43(4), 649–651. <https://doi.org/10.7202/1013363ar>

comparaisons. Dans son texte *On the Road to Lisbon. Canada, the U.S., and the Transatlantic Alliance*, l'auteur avance que les deux pays témoignent d'une lassitude à l'égard de l'Union européenne après-Lisbonne. Il qualifie cette lassitude d'« eurofatigue ». Il indique que le Canada et les États-Unis souhaitent voir une Europe active sur les questions de sécurité globale. Une Europe qui travaillera à contrer le programme nucléaire iranien et qui favorisera la démocratisation du Pakistan. Au-delà de ces points de convergence, les États-Unis s'interrogent sur la capacité de l'Europe à agir comme un allié fiable dans le maintien de la stabilité mondiale.

Pour leur part, Frank Harvey et John Mitton se sont plutôt intéressés aux implications du positionnement stratégique de la Russie sur la scène internationale. Dans *Autocratic Revival ? Optimism, Pessimism and the Future of Russia's International Relationships*, ils estiment que le Canada et les États-Unis font le vœu d'un accroissement de la sphère d'influence de l'OTAN aux portes de la Russie. De plus, les deux pays nourrissent une crainte relative soutien russe à l'Iran. À ces convergences de vues, il faut toutefois opposer certaines divergences. En effet, les États-Unis considèrent la Russie comme un ennemi défait avec lequel ils doivent coopérer sur la réduction des armes conventionnelles et nucléaires. Le Canada, de son côté, se prépare à une guerre éventuelle contre la Russie pour le contrôle des ressources naturelles. Pour Frank Harvey et John Mitton, cette raison explique le réarmement du Canada.

En somme, la prise en compte de la dynamique internationale actuelle

confère à *Politique étrangère comparée* un intérêt réel. De ce fait, l'ouvrage possède une utilité certaine pour les chercheurs et les étudiants qu'intéressent les relations canado-américaines. Cependant, nous nous interrogeons sur la pertinence de la relation directe établie entre le refus du Canada de participer au conflit en Irak et son engagement en Afghanistan. Même si le Canada n'a pas officiellement participé à la coalition contre l'Irak, les officiers canadiens en échange aux États-Unis ont servi en Irak. La littérature sur le sujet révèle que le soutien canadien aux États-Unis dans le conflit en Irak est plus élevé que celui des pays qui ont participé à la coalition.

Par ailleurs, il aurait été intéressant que l'ouvrage se penche davantage sur les raisons pour lesquelles l'engagement du Canada et des États-Unis pour des conflits qui ont duré une décennie ne constitue pas un enjeu électoral dans ces deux pays. Pourquoi ces conflits qui ont beaucoup coûté sur le plan financier et humain sont-ils absents de tout enjeu électoral ? Quel message véhicule-t-on en ne prenant pas en compte l'opinion publique dans les situations de conflit ?

Yempabou Roland GBANGOU  
Université Laval, Québec

### **Masculinity and Japan's Foreign Relations**

Yumiko MIKANAGI, 2011,  
*Boulder, CO, Lynne Rienner, 139 p.*

L'objet du livre écrit par Yumiko Mikanagi est le lien entre l'évolution de la politique étrangère du Japon, analysée depuis le début de l'ère Meiji, et les transformations de la figure de l'idéal masculin dans la société japonaise. Cette hypothèse, selon l'auteure, permettrait

notamment de rendre compte de la révolution diplomatique qu'a représentée la participation des Forces d'autodéfense (FAD) à plusieurs missions internationales à partir du début des années 1990, en dépit des restrictions imposées par l'article 9 de la Constitution.

Mikanagi s'appuie sur une double filiation théorique. L'auteure emprunte d'abord au constructivisme d'Alexander Wendt l'idée que les intérêts ne sont pas objectifs, mais liés à des identités forgées dans les interactions entre agents (individus) et structures (institutions étatiques). Dans cette perspective, s'interroger sur les représentations de la population et des dirigeants japonais (massivement des hommes) prend tout son sens – à condition évidemment d'admettre que le rapport individuel au genre influence efficacement la prise de décision politique. Ce postulat est précisément défendu par le féminisme, deuxième courant auquel se réfère Mikanagi. Des auteurs, dont Cynthia Eloë ou Maria Mies, citées par Yumiko Mikanagi, ont en effet avancé que le genre affectait et était affecté par les relations internationales, et que le regard porté par les spécialistes des relations internationales était lui-même biaisé par les stéréotypes de genre (occultation de la place des femmes, telles que les épouses de diplomates ou de militaires, adoption de standards de rationalité fondés sur l'identité masculine occidentale...). S'inscrivant dans cette tradition théorique, l'ouvrage a pour originalité d'interroger la « masculinité » japonaise vue comme étant spécifique, c'est-à-dire distincte des représentations occidentales de la masculinité (entendue comme un « ensemble de symboles, attributs, comportements, styles de vie et valeurs acceptés par la majorité dans

une société donnée comme 'masculine' et 'idéale' ») qui ont servi de base aux premiers travaux des féministes en relations internationales.

Cette représentation idéalisée aurait oscillé depuis le début de l'ère Meiji entre deux figures, celle du guerrier (*bushi*) et celle du lettré. À l'hégémonie de chacune de ces figures aurait correspondu une attitude à l'égard de l'étranger : agressive, conquérante et tournée vers l'Asie pour le pôle guerrier ; pacifiste, coopérative et pro-occidentale pour le pôle lettré. Ces attitudes concernent aussi les pratiques culturelles : les périodes de politique militaire « active » auraient vu une glorification des traditions martiales pré-Meiji par les élites politiques et intellectuelles du pays, et les périodes de politique militaire « passive » celle d'une certaine sophistication définie par la maîtrise des manières et de la littérature occidentales. Suivant ce raisonnement, il n'est pas étonnant que la guerre sino-japonaise de 1895 et l'invasion de la Chine en 1937 aient été précédées d'une remise en vogue des idéaux *bushi* parmi les jeunes élites politiques du pays. À l'inverse, la stricte neutralité de l'après-Seconde Guerre mondiale est associée à une figure masculine non martiale, celle du *salaryman* : un employé s'identifiant aux buts de son entreprise, mais aussi un père aimant et un soutien de famille protecteur de son foyer, selon le modèle propagé par les populaires séries télévisées américaines de l'époque.

Le modèle, séduisant dans sa cohérence historique jusqu'à cette période, s'avère paradoxalement peu opérant lorsqu'on en vient à ce que l'auteure prétendait expliquer, c'est-à-dire la renaissance d'une politique

étrangère active au début des années 1990. Mêlant les considérations sur les mutations du salariat au Japon, la criminalisation de la jeunesse, la transformation des modèles familiaux et l'accent mis depuis le début des années 2000 sur la culture traditionnelle et les arts martiaux dans les programmes scolaires, l'auteure diagnostique l'émergence d'une nouvelle masculinité dominante dont elle peine toutefois à décrire les contours ou à démontrer l'influence sur les relations internationales du Japon. Ce flou explicatif final vient mettre en évidence quelques faiblesses de la démonstration.

Ainsi le lien entre représentations de la masculinité et comportements politiques n'est pas clairement établi. Les parties consacrées à l'avant-Seconde Guerre mondiale sont les plus convaincantes : l'auteure donne en effet une image de l'atmosphère (lectures, débats intellectuels, chants de chambrée, etc.) dans les universités prestigieuses et les académies militaires formant les élites japonaises, dont on peut supposer qu'elle a modelé à la fois leur rapport au genre et leurs attitudes générales envers l'étranger. Mais comment admettre que les changements affectant la jeunesse dans les années 2000 puissent expliquer les revirements de politique opérés dix ans plus tôt par une classe politique japonaise notoirement âgée ?

Cela souligne une ambiguïté globale dans le raisonnement proposé. L'ouvrage, est-il annoncé, traite du lien entre stéréotypes de genre et politique étrangère. Pendant la plus grande partie du texte, ce lien semble être celui d'une détermination de la seconde par les premiers. Le chapitre conclusif est moins clair, laissant entendre que

la situation internationale a des effets en retour sur l'identité masculine : l'émergence de la figure du *salaryman* n'est-elle pas en définitive une conséquence de la défaite du Japon en 1945, de l'invasion des produits culturels américains et de la construction d'un modèle économique extraverti tourné vers l'Occident ? S'agit-il donc d'une causalité circulaire (genre-politique-genre) ? L'argument n'est pas ici spécifié de manière définitive. Il est dès lors légitime de se demander si le lien postulé d'entrée de jeu n'est pas d'ordre métaphorique, le texte établissant des parallélismes éclairants plutôt que de véritables pistes explicatives.

Joël FICET

*Faculté des sciences sociales et politiques  
Université libre de Bruxelles*

**Russie-UE. La naissance d'un partenariat stratégique.  
Les transformations de la politique étrangère russe (1991-2000)**

*Laetitia SPETSCHINSKY, 2011,  
Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 317 p.*

La ligne directrice du livre de Laetitia Spetschinsky est l'évolution en deux parties de la politique étrangère russe : d'abord des années 1990 instables, marquées par l'incertitude sur le fonctionnement des institutions de la nouvelle Russie, puis l'émergence d'un système structurant dominé par le pouvoir exécutif, et en particulier la présidence, qui consolide dans la fin des années 1990 sa fonction de pivot du système politique. L'auteure lie de façon très pertinente ces développements intérieurs, les développements de la politique étrangère russe qui en découlent, et, finalement, les évolutions de la politique russe envers l'Union européenne (UE).